

La page de l'Association suisse des infirmières-assistantes et des infirmiers-assistants CC CRS

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **80 (1971)**

Heft 4

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les besoins de l'homme malade à notre époque (II)*

Dr Hans Isenschmid

L'homme d'aujourd'hui n'est pas préparé à affronter les tensions provoquées par la maladie et la mort; lorsqu'il côtoie ces dernières, il est désemparé. Il trouve alors un «remède bien connu»: le refoulement dans l'inconscient. Aussi règne-t-il autour de la mort un vide singulier. De nos jours, bien peu de gens meurent à la maison. Des mourants sont hospitalisés, même lorsqu'il n'y a plus rien à attendre de la médecine et même quand le transport et le changement de milieu ne peuvent que nuire au malade. Des médecins même participent à ce refoulement collectif. Quoique l'étudiant en médecine soit fréquemment en contact avec des morts, ses professeurs ne lui enseignent pratiquement rien sur la mort.

«La mort est une fatalité que l'on doit retarder le plus longtemps possible par des méthodes scientifiques» (citation du Prof. Neidhart, professeur de théologie, dans une conférence: médecins et aumôniers).

L'homme dans les moments de crise

Jusqu'à présent, nous avons appris à connaître une série de facteurs qui, tous, ont pour effet de rendre

l'homme anxieux, de lui donner un sentiment d'insécurité. Cette insécurité peut se manifester au grand jour, mais elle peut aussi se dissimuler sous toutes sortes de déguisements. Il n'est pas rare qu'elle se cache derrière une apparente assurance. Dans les moments de crise, par exemple au moment de la puberté, dans la vieillesse, dans la maladie, dans la rencontre des générations, on se rend compte combien cette fausse assurance peut tromper. L'effort fait pour paraître ce que l'on n'est pas devient, surtout dans les moments difficiles, la source d'un conflit intérieur. Beaucoup de personnes âgées, par exemple, ont une peine inouïe à accepter et à avouer de légères diminutions de leurs facultés, liées à l'usure naturelle de l'organisme. Et ces jeunes gens se donnent une façade aussi longtemps que, sous la pression de la société et de leur conscience, ils ne parviennent pas à intégrer entièrement leurs instincts dans leur vie! Combien factice apparaît aussi l'autorité de nombreux parents et éducateurs lorsque la jeunesse commence à se révolter et que la supériorité extérieure des aînés n'est pas complétée par la supériorité intérieure d'une forte personnalité qui permettrait de maîtriser la situation! La situation de crise la plus importante dans le contexte de notre sujet, c'est la maladie. Ici aussi et ici tout spécialement, on voit combien l'hom-

me est désemparé, démuné. Même pour de petits bobos que l'on pourrait soigner seul, on a immédiatement recours au médecin. Il est rare qu'un malade avoue sa peur ou son découragement; très souvent, ces sentiments se cachent derrière toutes sortes de symptômes psychiques et physiques, ce qui aggrave la maladie et retarde la guérison. Quand le malade est anxieux et découragé, il attend davantage du médecin et de l'infirmière; un tel malade et son entourage demandent parfois des choses incroyables. On appelle par exemple le médecin au milieu de la nuit pour lui demander de se rendre immédiatement au chevet d'un nourrisson; lorsque le médecin arrive près de l'enfant, la seule chose qu'il puisse faire pour lui, c'est de le mettre au sec; il n'y a ici pas trace d'une maladie. Le médecin appelé ainsi pour rien aurait mille occasions de se fâcher et pourrait finalement sombrer dans le découragement s'il ne discernait, derrière l'absence totale d'une maladie, ou derrière la légère indisposition, la maladie beaucoup plus sérieuse qui est celle de l'humanité actuelle: l'insécurité intérieure, l'angoisse, la solitude.

Après avoir esquissé quelques tendances évolutives qui caractérisent l'homme de notre époque, nous essayerons de les examiner dans un cadre plus large. Pour comprendre ces tendances, il faut les placer dans

* Voir revue «La Croix-Rouge suisse» 3/71.

le contexte de la transformation actuelle des structures de notre société. L'ancienne société patriarcale, basée sur l'autorité du chef de famille, a fait place à notre société moderne, démocratique, fondée sur la liberté individuelle, société industrielle, société de consommation — et c'est sur cet arrière-plan que nous devons examiner les besoins particuliers de l'homme en tant qu'individu. Alors que l'homme d'autrefois trouvait une sécurité dans les structures séculaires de la société à laquelle il appartenait, l'homme d'aujourd'hui est abandonné à une liberté qui lui offre d'innombrables possibilités de réussite, comme d'innombrables possibilités de faillite. Là où subvenait autrefois la famille — et elle était aussi en mesure de le faire — ce sont aujourd'hui des institutions sociales créées au prix de grandes difficultés et de grandes dépenses qui interviennent selon des prescriptions schématiques.

Alors qu'autrefois l'appartenance toute naturelle à une certaine classe de la société réglait le comportement envers les autres hommes, pratiquement sans que cela pose de problèmes, chacun doit aujourd'hui trouver lui-même les normes de son comportement dans la société. Alors que dans la famille et dans l'Etat d'autrefois, les destinées étaient dirigées selon les principes d'une autorité rigide inhérente au rôle de chef, dans notre société d'aujourd'hui, fondée sur un principe démocratique, chaque individu porte sa part de responsabilité, qu'il le veuille ou non, qu'il en soit capable ou non.

On peut constater ces tendances, avec leurs effets positifs et négatifs, dans tous les domaines de la vie; dans la famille par exemple, où la suprématie autrefois toute normale du père se perd de plus en plus. Nous nous trouvons, selon le titre d'un livre d'un auteur moderne, «en route vers une société sans pères». Lorsque, à défaut d'une véritable autorité découlant d'une forte personnalité, de la force de leur expérience et de la solidarité de leur union conjugale, les parents cherchent à exercer, par la force, leur puissance paternelle sur leurs enfants qui grandissent, l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants et l'unité familiale sont bien compromises. De tels parents ne supportent aucune critique, aucune agressivité de la part de leurs enfants; et pourtant des critiques et une agressivité bien comprises et dirigées pourraient permettre un approfondissement des liens familiaux et aider à faire de la famille une véritable communauté. Mais, l'éducation des sentiments devrait commencer déjà chez le petit enfant entêté. Pour que la critique soit fructueuse, il faut que l'on ait appris

à la faire à bon escient; il faut aussi que l'on ait appris à l'accepter. C'est seulement dans la mesure où la famille essaie de résoudre ces problèmes dans un véritable esprit communautaire que l'on peut éviter la dissolution de la famille dont on voit aujourd'hui tant de signes (enfants qui rentrent le soir dans un appartement vide «Schlüsselkinder»; enfants abandonnés à eux-mêmes, dans la prospérité matérielle).

Dans une juste relation entre parents et adolescents, une liberté de plus en plus grande est accordée au jeune homme ou à la jeune fille, dans une mesure correspondant à son degré de développement et avec la part de responsabilité que cela implique. Ce devoir de donner à leurs enfants une part de liberté et de responsabilité de plus en plus grande exige des parents de l'intuition, du courage, la faculté de s'adapter et aussi de se retirer et une véritable autorité; c'est aussi une source de grandes satisfactions.

Il est facile et intéressant de transposer la situation de l'éducateur dans d'autres relations humaines, par exemple dans la relation entre infirmière et malade. Le malade est lui aussi un être dont la liberté et la responsabilité sont en partie limitées pour un certain temps. La tâche de son entourage serait de l'amener de progrès en progrès à la santé et de lui rendre ainsi peu à peu sa liberté et son sens des responsabilités.

A ce propos, j'aimerais m'arrêter un instant sur un problème avec lequel on se trouve confronté parfois, dans la vie à l'hôpital. Il arrive qu'une infirmière âgée, chef d'unité de soins ou d'un service hospitalier, soit devenue dure, inabordable, dans l'accomplissement de sa tâche difficile. Pourquoi cela? sans doute parce qu'elle n'a pas appris à garder son équilibre dans la complexité des sentiments auxquels elle a été exposée dans l'exercice de sa profession; parce qu'elle a été élevée et formée dans sa profession selon des principes d'autoritarisme et qu'on ne lui a jamais rien appris dans le domaine de son comportement affectif. Aussi n'était-elle pas non plus en mesure de comprendre ce qui se passait, sur le plan affectif, entre elle et ses malades et aussi entre elle et ses collaborateurs. Ainsi, cet aspect important et particulièrement personnel de sa profession lui est demeuré peu familier et, par conséquent, lui inspire des craintes. Aux yeux de ses malades comme aux yeux des jeunes infirmières et des élèves, cette vieille infirmière est froide, rigide, autoritaire. Elle devient un numéro dans l'«establishment» et elle n'a plus aucune

influence personnelle. Il est pratiquement impossible de parvenir à une véritable relation humaine, à un véritable esprit d'équipe, avec une telle personne. Les générations et, en même temps, les différentes formes de sociétés se rencontrent au chevet du malade d'une façon peu agréable, ce qui trouble le milieu hospitalier. Une telle infirmière ne s'acquitte de sa tâche professionnelle qu'en jouant le rôle dans lequel elle s'est intégrée et grâce à ses connaissances et à ses aptitudes. Mais aujourd'hui, il faut davantage pour être à la hauteur de sa tâche dans une profession sociale. Pour l'accomplir avec succès, il faut désirer et savoir établir des contacts humains; autrement dit, il faut avoir ce que nous appelons une «éducation sociale». A quoi servent les aptitudes et les connaissances si la possibilité d'une collaboration fait défaut? A quoi sert-il d'avoir un bon cœur si l'on n'est pas capable d'ouvrir ce bon cœur aux autres et de le rendre agissant pour favoriser de véritables progrès dans la santé et dans la maturité humaine. L'infirmière que je viens de décrire ne sera certainement pas capable d'aider son malade à retrouver pas à pas sa liberté, de façon à lui permettre d'assumer à nouveau avec joie ses responsabilités dans la vie qui l'attend après sa guérison.

Ces quelques considérations suffisent à montrer les problèmes qui résultent de la transformation de notre ordre social. Ne m'en veuillez pas d'avoir brossé un tableau un peu noir de l'homme d'aujourd'hui, le but de mon exposé étant en premier lieu de mettre en lumière des problèmes, des dangers, des lacunes, car les besoins du malade sont marqués par ces aspects négatifs. Certes, la transformation de la société humaine porte en soi les germes d'une quantité de bonnes choses. Puisse notre époque être, comme nous le souhaitons tous, l'heure agitée de la naissance difficile d'un citoyen du monde qui pourra vivre sa vie en étant pleinement conscient, qui sera ouvert, capable de contacts, qui aura reçu en plus d'une bonne instruction, une éducation affective et sociale, d'un homme chez qui l'amour du prochain ne sera pas entravé par les mille et une inhibitions de l'homme névrosé d'aujourd'hui! Rien ne s'oppose à ce que nous nous inspirions d'ores et déjà de ce modèle, à ce que nous nous efforcions tous, parents, éducateurs, médecins et infirmières, d'orienter notre propre développement intérieur et celui des autres dans cette direction.

(à suivre)